

Combat de Sidi-Brahim

23-26 septembre 1845

Capitaine
A. PERNOT



COMBAT DE SIDI-BRAHIM

23-26 septembre 1845

PAR

LE CAPITAINE A. PERNOT

du 10^e Bataillon de Chasseurs

4



SOMMAIRE

Avant-Propos.

I. Préliminaires.

II. Journée du 23 septembre.

III. Journées des 24 et 25 septembre.

IV. Journée du 26 septembre.

AVANT-PROPOS

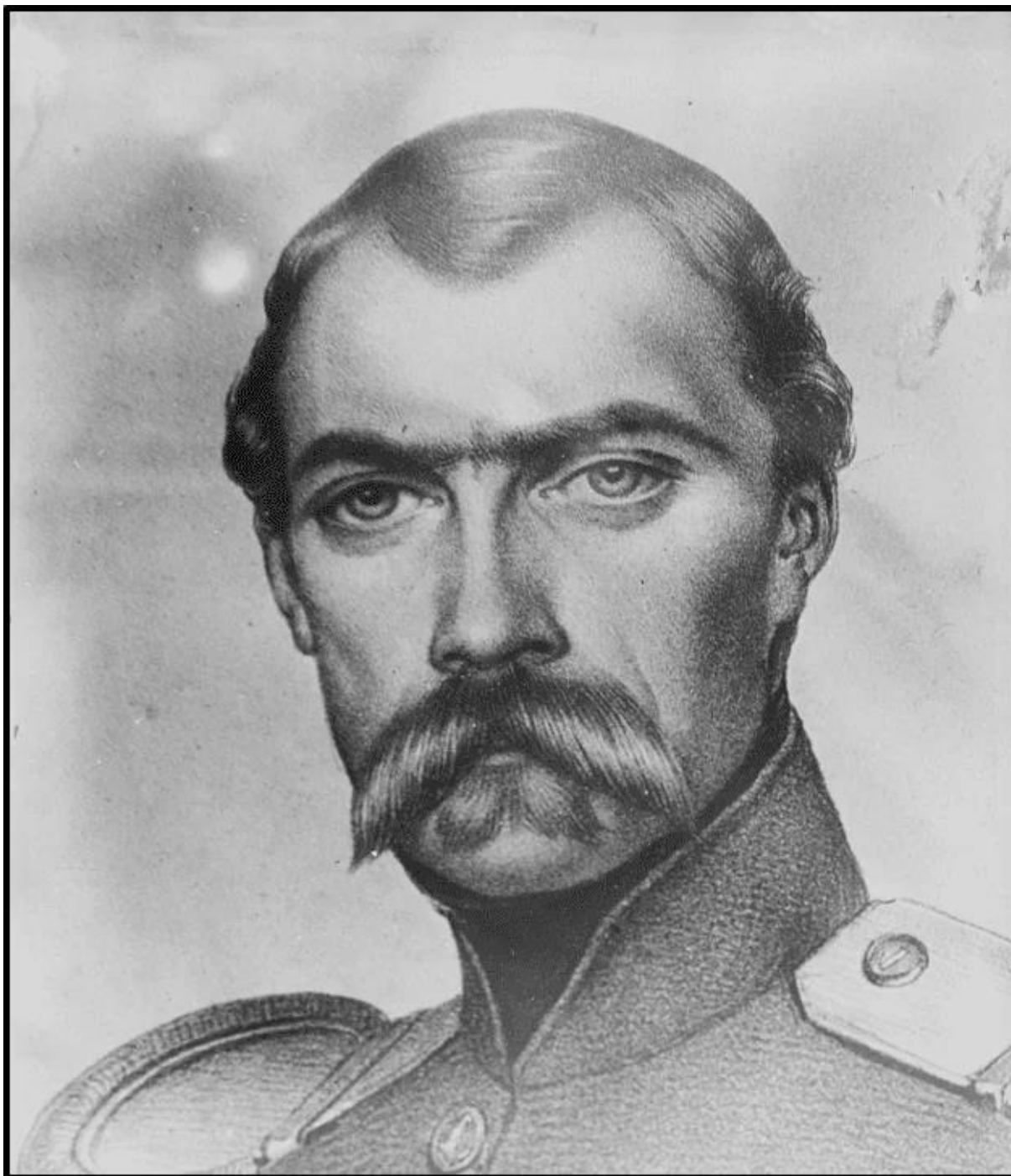
De la carrière des armes à ses devoirs et ses obligations. Sidi-Brahim, le plus grand épisode de nos guerres d'Afrique, montre quels sacrifices l'honneur militaire exige du soldat. Là, 350 chasseurs du 8^e bataillon, 60 hussards du 2^e régiment, ce sont battus contre 6 000 Arabes conduits par Abd-el-Kader.

80 carabiniers ou chasseurs du 8^e bataillon ont lutté au marabout de Sidi Brahim pendant 3 jours et 3 nuits. Un contre cent.

Ils combattirent pied à pied, sans jamais désespérer puis, lorsque tout fut perdu fors l'honneur, les survivants se firent jour à travers les postes arabes, pour succomber ensuite, dans une lutte presque fabuleuse qui devait immortaliser, avec les noms de ces hommes intrépides, le numéro du 8^e bataillon et l'arme entière des chasseurs à pied.

Le passé répond de l'avenir.

Chasseur, élevez vos cœurs, recevez des héros de Sidi-Brahim l'exemple qui fortifie les âmes, ranime le courage, l'espérance et la foi, poursuivre sans défaillance le chemin que le devoir a tracé.



Lucien de Montagnac

1803-1845

I

PRÉLIMINAIRES

*« Que leurs fantômes glorieux,
Guident nos pas dans la bataille... »*
Chant de Sidi-Brahim

Au commencement de l'année 1845, de sanglantes insurrections éclataient dans les provinces d'Oran et d'Alger. La plupart des tribus, surtout celles de l'Ouest, entraînées par les prédications de l'Emir réfugié au Maroc, donnent le signal de la guerre en courant aux armes. Les mouvements combinés de nos colonnes n'imposent qu'une soumission plus apparente que réelle, une sourde menace gronde sur toute la province d'Oran, les tribus qui n'osent se déclarer ouvertement contre nous, n'attendent que l'occasion favorable pour se rallier à la révolte.

Le 10 septembre, l'apparition d'Abd-el-Kader chez les Traras donne le signal du soulèvement. Faisant aussitôt face au danger, le général Cavaignac dirige de Tlemcen contre les Traras une colonne de 1.500 fantassins et de 300 chevaux, dont les mouvements doivent se combiner avec ceux d'un détachement parti de Lalla-Marghnia avec le Lieutenant-colonel de Barraï du 41^e de ligne, qui doit rallier le 22 septembre, le gros de la garnison de Djemmâ et le Lieutenant-colonel de Montagnac.

8

Les colonnes comprennent :

COLONNE CAVAIGNAC

- Le 2^e bataillon de zouaves,
- 2 bataillons du 15^e léger,
- 1 bataillon 1/2 du 41^e de ligne,
- 2 escadrons de chasseurs d'Afrique,
- 4 pièces d'artillerie de montagne,
- 50 sapeurs du génie.

COLONNE DE BARRAL

- Le 10^e bataillon de chasseurs d'Orléans,
- 1 bataillon du 15^e léger,
- 2 escadrons du 4^e chasseurs d'Afrique,
- 2 obusiers de montagne.

La colonne de Barral très affaiblie par l'état sanitaire du poste de Lalla-Marghnia, ne doit intervenir qu'après l'occupation des crêtes par la colonne Cavaignac. Celle-ci atteint le 17 le camp de Sidi-Ben-Nouar à la limite des Ghossels et des Traras, le 22 elle passe la Tafna au gué de Mecheia-Gueddara, et occupe malgré l'opiniâtre résistance de l'ennemi le village des Ouled-Zekri. Culbutés dans les ravins, les Arabes reviennent à la charge le lendemain avec un entrain et une impétuosité auxquels nous n'étions pas habitués. Malgré un nouvel échec que lui infligent les zouaves du 2^e bataillon, les bivouacs arabes retentissent le soir de cris d'allégresse et de coups de fusil. Nous allions bientôt apprendre la signification de ces bruyantes démonstrations. Dans la nuit du 24, précédée par le 15^e léger, la colonne Cavaignac remonte l'Oued-Hamman et occupe, après un rude combat, la forte position de Bal-el-Nar. Maîtresse des hauteurs, elle peut agir de toutes parts, surtout contre les Beni-Snassen ; mais l'acharnement de la lutte et l'attitude de l'adversaire, confirment le général dans la certitude de graves événements. En effet, un indigène venu de Nédromah, lui apprenait, vers deux heures, le désastre de Sidi-Brahim. Sans nouvelles du détachement du Lieutenant-colonel de Barral, isolé avec des forces suffisantes au milieu de tribus fanatisées, le général se replie sur Lalla-Marghnia où il arrive le lendemain¹.

Quels événements avaient pu empêcher la jonction des colonnes ? Le 21, de Barraï était arrivé avec son détachement à Lalla. Renforcé par le 10^e bataillon de chasseurs, il se portait le 22 par le col de Bab-el-Thaza sur Nédromah qu'il atteignait vers 4 heures du soir. Aussitôt il envoyait à Djemmâ l'adjudant-major du 10^e bataillon, le capitaine de Jonquières, porter l'ordre au Lieutenant-colonel de Montagnac, de faire partir dans la nuit même le 8^e bataillon pour Nédromah.

De Jonquières, qui emmenait avec lui un peloton de chasseurs d'Afrique et un détachement d'éclopés déjà épuisé par l'étape du matin, s'engagea sur la mauvaise piste arabe qui reliait à cette époque Nédroma à Djemmâ et mit quinze heures à franchir les 17 kilomètres qui séparent ces deux points. Que lui arriva-t-il ? Ce point reste encore à éclaircir. Assuré de trouver à son poste le colonel de Montagnac, il régla probablement le pas de son détachement sur celui des hommes affaiblis, et l'ordre de de Barral qui aurait dû parvenir vers neuf heures du soir, parvint seulement le lendemain à six heures du matin à Djemmâ que de Montagnac avait quitté la veille au soir avec toutes les forces disponibles pour se mettre à la recherche de l'Emir signalé dans le voisinage des Souhalias. Ne trouvant pas le colonel, de Jonquières lui expédia l'ordre de de Barral et rentra sans réponse au camp de Nédromah.

Cet ordre trouva de Montagnac à neuf heures du matin sur la rive droite de l'oued-Ben-Deffale, à un kilomètre au sud de Si-Bou-Rahal.

¹ Le général Cavaignac était légèrement blessé. Le 2^e bataillon de zouaves avait perdu son chef, le brave Commandant Peyraguez, ancien grenadier de l'île d'Elbe.

Encore incertain sur les mouvements de l'ennemi auquel deux voies sont ouvertes pour envahir le plateau des Souhalias : le bassin de l'Oued-Kouerda d'un côté, de l'autre, la partie de sa ceinture qui aboutit au Gerbous, de Montagnac attendit pour répondre, les rapports de ses reconnaissances et des espions. Son courrier qui parvint à neuf heures du soir à Nédromah apprenait au colonel de Barral, que le détachement de Djemmâ était au contact de l'ennemi, et que son chef se proposait d'attaquer dès le lendemain matin.

Très embarrassé, de Barral osa faire part de la situation au général Cavaignac, mais illa fit connaître à ses officiers. Tous, surtout le commandant d'Exéa, furent d'avis qu'il fallait immédiatement se porter au secours de Montagnac certainement menacé d'un désastre par le gros des forces de l'Emir. Cette opinion prévalut et de Barrai fixa le départ à minuit pour Sidi-Brahim².

Quels motifs avaient porté de Montagnac à sortir prématurément de Djemmâ ?

Le 19 au soir, le caïd des Souhalias, Mohamed-ben-Trari, qui, par ses anciens services, avait acquis des droits à la confiance du colonel, était venu l'informer que l'Emir, réfugié chez les Djeballa, menaçait de razzier sa tribu, et lui demandait en même temps un secours immédiat.

Une reconnaissance dirigée le lendemain sur Gaames reste sans résultat, tout est calme aux environs immédiats de Djemmâ. Mais le 21, sur une invitation plus pressante du caïd, le colonel, cédant à la fougue de son caractère, désireux surtout de s'emparer de l'Emir, quitte Djemmâ à dix heures du soir avec la majeure partie de la garnison ; laissant le commandement de la place au capitaine du génie Coffyn, avec ordre de se porter au-devant du détachement à son retour et d'appuyer un mouvement³. La colonne comprend deux pelotons de hussards, et cinq compagnies du 8^e bataillon, savoir :

2^e hussards (66 hommes)

- Courby de Cognord, chef d'escadron C^t.
- Gentil Saint-Alphone, capitaine.
- Klein, sous-lieutenant.

8^e bataillon (346 hommes⁴)

- Froment-Coste, commandant.
- Dutertre, capitaine adjudant-major.
- Burgard, capitaine (2^e compagnie).
- Larrazet, sous-lieutenant (3^e compagnie).
- de Chargère, capitaine (6^e compagnie).

² Lettres du général d'Exéa, 29 janvier 1900.

³ Il restait pour la garde de la place environ 130 chasseurs sous les ordres du sergent-major de carabiniers Nauroy, 20 hussards du lieutenant Roux, 50 éclopés évacués par les colonnes mobiles, et une dizaine d'employés de l'administration.

⁴ Chiffres donnés par l'historique du 2^e hussards et du 8^e bataillon. La 1^{re} compagnie est à Tlemcen, les 4^e et 5^e au dépôt, à Toulouse.

- de Raymond, lieutenant (7^e compagnie).
- de Géréaux, capitaine (8^e compagnie de carabiniers).
- de Chappedelaine, lieutenant (8^e compagnie de carabiniers).
- Rozagutti, chirurgien aide-major.
- Lévy, interprète.
- 12 bêtes de somme et leurs conducteurs.

Le détachement emporte six jours de vivres, chaque homme soixante cartouches, il n'y a pas de réserve de munitions.

Après avoir suivi le chemin qui passe par Beraoum, les pentes de Tigraou et de Zaouiet-el-Mira, la colonne s'arrêta vers deux heures du matin au marabout d'El-Hadj-Abd-Allah, où elle fut rejointe par le caïd des Souhalias dont les renseignements décident de la reprise de la marche et d'un premier bivouac sur les bords de l'Oued-Taouly, à un kilomètre au sud de SiBou-Rahal et de la côte 248⁵.

Dans l'après-midi, des cavaliers arabes apparurent à l'est et au nord du camp sur les hauteurs de Kaar-Amselm, nos patrouilles sont reçues à coups de fusil, les avant-postes sont inquiétés par les Beni-Snassen dont Abd-el-Kader dirige personnellement les attaques. Fixé sur la situation, de Montagnac avise le colonel de Barral⁶, il invite en même temps le capitaine Coffyn de faire partir pour Nédromah les hommes encore disponibles à Djemmâ, il lui demande des vivres, puis, certain de la présence de l'Emir à Bou-Djenane, il lève le camp de l'Oued-Taouly à la tombée de la nuit, traverse l'Oued-Mettous et va s'établir à une centaine de mètres au nord du marabout de Sidi-Tahar, à cheval sur le chemin de Sidi-Moussa-el-Amber à SidiBou-Djenane. Là, les hommes s'étendent au pied des faisceaux, les mulets restent bâtés, on s'attend au combat.

La nuit se passe sans incident, mais les Arabes l'ont mise à profit pour se rapprocher du bivouac. À l'aube du 23, de nombreux cavaliers couronnent les hauteurs du Djebel-Kerhour. De Montagnac, impatient, veut connaître ce qui se cache derrière ce rideau.

⁵ Quels propos furent échangés dans l'entretien secret du colonel et du caïd au marabout d'El-Hadj-Abd-Allah ? On a cru jusqu'alors à la trahison du caïd, mais d'après une étude extrêmement consciencieuse faite récemment sur le terrain par le capitaine Fourié et le lieutenant Garçon du 2^e régiment de zouaves ; on peut certainement admettre que les rapports du colonel et du caïd, n'ont eu pour but, que d'amener la colonne de Djemmâ sur la route suivie par l'Emir, qui, sûr des Djeballas voulait atteindre le plateau des Souhalias par le col du Kerhour qu'il occupa effectivement dans l'après-midi du 22. « *S'il y a eu trahison de la part du caïd, ce n'est pas en renseignant à faux le colonel de Montagnac sur la marche de l'Emir, mais plutôt quand il l'assurait de la fidélité des tribus voisines qui venaient de faire défection.* » (Capitaine Fourié et Lieutenant Garçon. Étude sur le combat de Sidi-Brahim. – Manuscrit.)

⁶ Camp de Sidi-Brahim. 5 h. 1/2 du soir. – Correspondance inédite du colonel de Montagnac publiée par son neveu.. in 8° Paris 1885, page XI.



Abd el-Kader
(1808-1883)

II

JOURNÉE DU 23 SEPTEMBRE

Destruction des deux pelotons de hussards et des 3^e, 6^e et 7^e compagnies – Mort du lieutenant-colonel de Montagnac. – Destruction de la 2^e compagnie. – Mort du commandant Froment-Coste – Prise du commandant Courby de Cognord.

6 heures 1/2, l'escadron soutenu par 3 compagnies et une section de carabiniers⁷, se porte vers le col du Kerhour, les hussards formés en deux pelotons échelonnés à faible distance prennent la tête, de Montagnac et le commandant de Cognord marchent avec le second peloton. Le colonel juge le combat immédiat, les chevaux sont en selle nue, les chasseurs sans sacs ; le voisinage de l'ennemi et la nature difficile du terrain obligent les cavaliers à marcher au pas.

La reconnaissance s'avance ainsi pendant trois kilomètres à la suite de cavaliers arabes dont la retraite n'a d'autre but que d'attirer les hussards et les séparer de leur soutien. A peine ont-ils disparu derrière le Djebel-Kerhour, que le premier peloton qui vient d'atteindre la crête, est brusquement assailli par une centaine de cavaliers dissimulés dans les plis d'un ravin. En un instant le peloton est anéanti, le capitaine Gentil Saint-Alphonse est tué, huit hussards seulement traversent les rangs arabes et vont rallier l'escadron.

À ce moment, le colonel et le commandant Courby de Cognord se trouvaient à 600 mètres au sud du point où s'élève actuellement la colonne commémorative. Ils s'apprêtent à charger quand tout à coup, sur leur flanc droit, venant du petit col de Dar-Zaouïa, débouchent au galop deux cents cavaliers disposés sur ce point par Abd-el-Kader pour observer nos mouvements et nous couper la retraite. En avant, massés au Souïg, les réguliers renforcés par tous les dissidents de la région se tiennent prêts à appuyer l'attaque.

Chargé de toutes parts, le second peloton est bientôt sabré, anéanti, quelques cavaliers démontés sont encore debout, quand arrivent au pas de course les compagnies de soutien. À la voix du colonel mortellement blessé, la 6^e compagnie se jette sur l'ennemi à la baïonnette, les 3^e et 7^e compagnies, successivement engagées, sont bientôt cernées dans le demi-cercle formé par les hauteurs du Kbouss et les pentes Nord du Kerhour.

⁷ La 3^e compagnie ne comprend que 3 sections, la 4^e est au camp à la garde des bagages et du troupeau. La section de carabiniers est commandée par le sergent Bernard.

Avec elles succombent le capitaine de Chargère et le lieutenant Raymond ; « *Klein expire dans les bras du hussard Metz qui ne l'abandonne qu'après lui avoir vu rendre le dernier soupir.* »⁸ Le commandant de Cognord et le lieutenant Larrazet sont grièvement blessés.

Maintenant ses entrailles qui s'échappent de sa blessure, soutenu par son indomptable énergie, de Montagnac dirige encore le combat, son exemple maintient les siens inébranlables malgré le spectacle terrifiant des cavaliers arabes qui se ruent contre le carré, portant au bout de leurs longs fusils les têtes des hussards décapités. Songeant à sa réserve, il la fait prévenir par le maréchal des logis Barbut d'appuyer les compagnies engagées ; ses dernières paroles sont pour les soldats qui l'entourent : « *Enfants ! leur crie-t-il, laissez-moi ! mon compte est réglé, courage, tâchez de gagner le marabout de Sidi-Brahim...* » puis, à bout de forces, se sentant mourir, il remet le commandement au commandant Courby de Cognord.⁹

À ce moment suprême il reste à peine 75 à 80 hommes désarmés. Le commandant Courby de Cognord s'efforce de les rallier, son cheval est tué sous lui ; le hussard Testard met pied à terre et lui offre le sien, noble dévouement qui permet au dernier officier de diriger cette poignée de braves gens sur un mamelon voisin. Là, pendant deux heures, le carré lutte contre les charges répétées des Arabes, puis, suivant l'expression d'un des survivants de ce terrible drame, ses faces écrasées par « *s'écroulent comme un vieux mur que l'on bat le feu en brèche.* » Sur cet emplacement à jamais célèbre il ne reste plus qu'une dizaine d'hommes blessés qui ne veulent pas mourir. Hésitants, les Arabes abordent le carré anéanti, décapitent les chasseurs tués ou mortellement blessés, et obligent les survivants à porter ces lugubres trophées, qu'ils devaient fixer au sommet de grandes perches devant la Deïra, la face tournée vers l'Orient.¹⁰ Atteint de cinq blessures, le commandant Courby de Cognord échappe au massacre, sauvé par un vieux régulier qui, reconnaissant en lui un officier supérieur, intervint et le fit prisonnier.¹¹ Mais le second et non moins douloureux événement se préparait. Laissé à la garde du camp, le commandant Froment-Coste n'avait pas attendu pour agir l'ordre du lieutenant-colonel de Montagnac.

En liaison avec la colonne par la section de carabiniers du sergent Bernard, laissée par le colonel sur le petit mamelon qui domine la rive gauche de l'Oued-Zlanet, à mi-distance du camp et du champ de bataille ; il avait pu suivre à l'aide des renseignements

⁸ 2^e hussards. *Historique*.

⁹ D'après les recherches faites par le capitaine Fourié et le lieutenant Garçon, le point exact où succomba le Lieutenant-colonel de Montagnac, « est à l'intersection du chemin de la colonne commémorative à Bou-Djenane, avec le petit sentier qui entoure le Kerhour à 600 mètres au sud-ouest de la colonne. Le point où sont tombés les débris des hussards et les compagnies, est en contre-bas de la colonne, sur le petit plateau qui la sépare au nord du chemin de Bou-Djenane. C'est là où l'on trouve encore de nos jours des balles tirées dans la matinée du 23 septembre 1845. »

¹⁰ Dépouillés de leurs vêtements, courbés sous le bâton du chaouch, les survivants furent contraints de laver dans un ruisseau les têtes coupées de nos soldats, de les enduire de miel et de les ranger par dix, dans des paniers que des mulets transportèrent au camp de l'Emir. Là, les Arabes reçurent du Kodja le prix de ces hideux trophées. Les uns reçurent la sépulture après avoir servi de jouets aux vainqueurs, les autres furent envoyés dans les tribus pour exciter les croyants à la guerre sainte. (*Historique du 2^e régiment de hussards*. — Pègues, sergent-fourrier au 8^e bataillon. *Souvenirs militaires algériens. Combat de Sidi-Brahim*, in-8^e Alger 1887, p. 19.

¹¹ Duc d'Aumale. *Les zouaves et les chasseurs à pied*, in-12^e 1855, p. 156.

adressés par le lieutenant de Chappedelaine, détaché auprès du sous-officier, les péripéties du combat. L'ordre porté par le maréchal des logis-chef Barbut le trouva au moment où il s'élançait avec la 2^e compagnie au secours du bataillon. À peine a-t-il dépassé la section Bernard que la cessation du feu et l'arrivée bruyante de milliers d'Arabes lui apprennent que tout est fini avec le détachement de Montagnac.

Assailli de toutes parts, il parvint à s'ouvrir un chemin à la baïonnette et gagne un piton voisin où il fait former le carré. Bientôt privée de munitions, la 2^e compagnie n'est plus qu'une cible vivante exposée au feu et aux charges des Arabes. Mais le courage est à hauteur de l'épreuve, seul un jeune chasseur nommé Ismaël s'écrie éperdu : « *Nous sommes f... ! Quel âge as-tu ? lui demande le commandant. — Vingt-deux ans. — Eh bien ! j'ai souffert dix-huit ans de plus que toi ; je vais te montrer à mourir le cœur ferme et la tête haute.* » Quelques instants après le digne chef du 8^e et le capitaine Burgard tombaient mortellement frappés. L'adjudant-major Dutertre, blessé, l'adjudant Thomas, le maréchal des logis Barbut étaient enlevés en exhortant les survivants à mourir en braves sur le corps de leurs officiers.

Isolée sur sa position, la section de carabiniers se voit à son tour enveloppée et rejetée dans le fond du douar Taffit où les Arabes l'anéantissent en entier.

Le détachement du lieutenant-colonel de Montagnac a vécu. 250 hommes jonchent le champ de bataille ; 90, tous blessés, sont prisonniers¹², deux chasseurs seulement échappent au massacre et vont porter à la colonne de Barral la nouvelle du désastre.

¹² 8^e bataillon (75 hommes) ; 2^e hussards (14 hommes) ; 15^e Léger (1 homme). Source : Moreau, ordonnance du Lieutenant-colonel de Montagnac).



III

JOURNÉES DES 24 ET 25 SEPTEMBRE

Retraite du capitaine de Géreaux sur le marabout de Sidi-Brahim. –
Conduite héroïque du capitaine adjudant-major Dutertre.

Vers onze heures, quand le hussard Nathaly, échappé au massacre, va annoncer au capitaine de Géreaux la destruction de la 2^e compagnie et la mort du commandant Froment-Coste, la horde arabe victorieuse descendait déjà le Kbouss, décidée à en finir avec ce qui reste encore de la colonne de Montagnac.

À la hâte, de Géreaux rallie son détachement et le dirige sur le marabout de Sidi-Brahim où il entend résister en attendant les secours que la place de Djemmâ ou la colonne de Barral ne peuvent manquer d'envoyer. En même temps, il expédie Nathaly au capitaine Coffyn pour l'informer de la situation et de la retraite des carabiniers sur le marabout. Sans cesse harcelés, ceux-ci mettent deux heures à parcourir les 4 500 mètres qui les séparent de Sidi-Brahim ; de Géreaux, de Chappedelaine sont grièvement blessés, trois chasseurs et le vieux sergent Steyavert¹³ succombent pendant le trajet.

Sommairement on organise la défense, le mur extérieur est garni de créneaux, la porte basse est fermée à l'aide de cantines, chaque face reçoit une vingtaine de défenseurs, les mulets qui ne peuvent franchir l'enceinte sont déchargés et abandonnés aux Arabes. Un drapeau tricolore improvisé par le caporal Laveyssière est fixé au sommet du marabout¹⁴. Ce signal peut sauver les défenseurs s'il est aperçu de Nédromah ou de la colonne de Barral, faible espoir car Nédromah est à 14 kilomètres, *« le marabout, caché dans un col, échappe à toutes les vues de la plaine ; c'est à peine si son dôme est visible du Minaret de Nédromah ; pour l'apercevoir il faudrait aller aux Yacoubi, personne n'y songe, nul ne peut deviner la lutte qui s'y prépare ; d'ailleurs on est en septembre et les feuilles des trois figuiers masquent le marabout. »*¹⁵ Quant à la colonne de Barral, elle est à pareille heure en pleine retraite sur Lalla-Marghnia.

Après un premier assaut, Abd-el-Kader tente d'intimider la défense par la menace de représailles sur les prisonniers de Sidi-Brahim, la vie sauve pour tous contre une capitulation ; telle est sa proposition que les carabiniers accueillent par le cri de *« Vive le Roi. »* Un second effort échoue et décide l'Emir à envoyer le capitaine Dutertre, blessé et prisonnier, sommer les défenseurs de mettre bas les armes. *« Va trouver les tiens, lui dit-il, renouvelle-leur ma proposition : la vie sauve s'ils se rendent, sinon je les exterminerai »*

¹³ Entré en service en 1825, chevalier de la Légion d'honneur le 6 avril 1843.

¹⁴ Ce drapeau improvisé avec le mouchoir blanc de de Géreaux, la ceinture rouge de Chappedelaine et le mouchoir bleu de Laveyssière, fut rapporté à Djemmâ et offert à la duchesse d'Orléans. (Corresp. du colonel de Montagnac. Note 2. p. XIV).

¹⁵ Capitaine Fourié – O. C.

jusqu'au dernier ; ta tête payera l'insuccès de ta mission. En tout cas tu me jures de venir te constituer prisonnier. Acceptes-tu mes conditions ? — J'accepte, répond simplement Dutertre. »

Le capitaine s'approche alors du marabout, fait appeler de Géreaux, lui dit un dernier adieu ; puis s'adressant aux défenseurs : « *Chasseurs, s'écrie-t-il on va me couper la tête si vous ne vous rendez pas ! Et moi je vous ordonne de mourir jusqu'au dernier plutôt que de vous rendre.* » Puis, nouveau Régulus, Dutertre retourna d'un pas tranquille vers l'Emir qui le fit mettre à mort.¹⁶

L'histoire ne nous a rien légué de plus sublime.

Un troisième assaut plus furieux que les précédents suit aussitôt le martyre du capitaine, des milliers d'Arabes se ruent contre le marabout ; les feux de salve des grosses carabines les font encore une fois reculer.

Il est près de trois heures, des émissaires venus de l'est viennent d'apprendre à l'Emir la défaite des siens dans les Traras par la colonne Cavaignac, d'autres avis lui signalent la retraite du détachement de de Barraï sur Lalla-Marghnia ; c'est une proie facile, mais pour agir il faut en finir avec les carabiniers du 8^e bataillon. Une nouvelle sommation écrite sous sa dictée par l'adjudant Thomas, contient la menace de l'exécution des prisonniers si les défenseurs ne mettent immédiatement bas les armes. De Géreaux fait répondre : « *Que les prisonniers sont sous la garde de Dieu et qu'il attend l'ennemi de pied ferme.* » Le combat reprend aussitôt, cette fois les Arabes approchent l'enceinte de si près qu'ils attaquent en même temps à coups de pierres et à coups de fusil. La nuit survint et met fin au combat. La matinée du 24 débute par un assaut plus terrible que les précédents. Repoussés, les Arabes, fatigués et hésitants, passent la journée en attaques décousues.

L'Emir est encore là, mais sa cavalerie a disparu depuis la veille à la recherche de la colonne de Barraï, laissant à l'infanterie le soin de surveiller les abords du marabout. Comprenant l'impuissance de ses attaques, certain que la famine lui livrera les carabiniers, Abd-elKader donne le signal de la retraite et se retire vers trois heures avec ses réguliers¹⁷. Le blocus du marabout est assuré par trois postes de 150 hommes chacun, grossis des contingents des tribus voisines accourus au combat. Le soir arrive, mais avec lui commence la lutte contre la faim, contre la soif surtout, que les chasseurs

¹⁶ On a prétendu que le capitaine Dutertre avait été décapité sous les yeux des défenseurs du marabout. Le fait n'a pas été prouvé. Jamais les carabiniers du 8^e bataillon n'auraient laissé s'accomplir un pareil forfait, tous auraient tiré sur l'escorte ou franchi la muraille pour arracher leur capitaine des mains de ses bourreaux. Il est certain que Dutertre a été tué lâchement dans un ravin voisin, hors des vues du marabout, aucun prisonnier ne l'a revu au camp. — (*Lettre de Pègues*, 29 janvier 1899) et rapport du commandant Courby de Cognord, inséré dans le *Moniteur de l'Armée* du 30 octobre 1845. Le clairon Victor Michel du 8^e bataillon n'est pas moins affirmatif. Dans une lettre qu'il adressait le 10 mars 1847 au sous-lieutenant Dutertre du 11^e régiment d'infanterie, Michel s'exprime ainsi : « *Votre frère s'est présenté devant le marabout et nous a crié de ne pas nous rendre. Nous lui avons répondu que nous lutterions jusqu'à la mort ; alors l'Emir l'a fait retirer sur le bord d'un ravin où il disparut pour la dernière fois.* » (Copie communiquée par M. Anceaume Dutertre, neveu du capitaine).

¹⁷ On signale encore à 800 mètres au N.-N.-O. du marabout, l'olivier sous lequel Abd-el-Kader se tenait pendant l'investissement. (Capitaine Fourié. O. C.)

apaisent avec leur urine mêlée d'eau-de-vie ou d'absinthe que l'on a pu sauver. Malgré ces souffrances pas une plainte ne s'élève, pas une hésitation à la voix des chefs, tant est forte la discipline chez ces soldats d'élite.

À l'aube du 25 les Arabes se ruent à l'attaque. Aux coups de fusil succède la lutte à coups de pierres, corps à corps, de part et d'autre il ne reste presque plus de munitions. Repoussé, l'ennemi renonce au combat et resserre le blocus.

Que s'était-il passé aux environs pendant ces trois journées lugubres ! Le 22, vers neuf heures du soir, le lieutenant-colonel de Barral avait reçu à Nédromah la lettre écrite à 5 heures 1/2 par de Montagnac. Cédant au premier mouvement et aux instances de ses officiers, il fixait à minuit le départ pour Sidi-Brahim. Réfléchissant ensuite que des ordres lui prescrivent d'attendre à Nédromah les forces de Nemours, que son intervention est attendue par la colonne Cavaignac, il vint deux heures après trouver le commandant d'Exéa, lui fait part de ses réflexions, et, malgré les instances de cet officier, il contremande le départ se réservant d'attendre les événements « *pour se porter au point où son intervention serait la plus nécessaire.* »¹⁸

Le lendemain matin, entendant vers sept heures la fusillade du côté du Kerhour, de Barraï se met en marche. Quinze kilomètres environ le séparent de Montagnac, le terrain est difficile, la chaleur accablante. À onze heures¹⁹, son avant-garde, formée par la compagnie de carabiniers du 10^e bataillon, atteint seulement l'Oued-Kebicha, à douze kilomètres de Sidi-Brahim, quand deux chasseurs du 8^e, échappés au massacre, lui apprennent le désastre du détachement de Montagnac.

À ce moment la fusillade a cessé, les coups de feu isolés que l'on peut encore percevoir ne sont pas un indice suffisant pour faire admettre la possibilité d'une retraite sur le marabout de Sidi-Brahim ; d'ailleurs le récit qu'il vient d'entendre ne lui laisse pas supposer l'existence des carabiniers. Pour lui, tout est terminé, son intervention est inutile vers l'est, ses communications avec le col de Bab-Thaza sont déjà menacées par la cavalerie arabe qui escarmouche sur les flancs, il songe à la retraite et l'ordonne sur Marghnia. Vers une heure de l'après-midi, quand la fusillade reprit au marabout, de Barral trop éloigné ne pouvait plus distinguer le bruit du combat soutenu par de Géreaux, « *qu'il laissait à son insu dans la position la plus critique qu'une troupe ait à supporter.* »²⁰

Ce jour-là, un vent favorable permettait d'entendre à Djemmâ la fusillade du Kerhour. Aussitôt le capitaine Coffyn se portait dans cette direction avec une centaine de chasseurs et un peloton de hussards. Arrivé à hauteur de Gaamès ses cavaliers sont

¹⁸ Lettre citée du général d'Exéa.

¹⁹ *Id.*

²⁰ Capitaine Fourié. — Le caractère de notre travail n'autorise aucune appréciation sur la marche de la colonne de Barral, mais il est évident que les hésitations du colonel et la lenteur de sa marche dans la matinée du 23 septembre, furent les principales causes de la perte du détachement de Montagnac.

refoulés sur les chasseurs, des groupes ennemis menacent de l'envelopper, il lui faut rompre le combat et regagner la place qu'il importe de mettre à l'abri d'un coup de main.

La journée se passa dans de mortelles inquiétudes sur le sort de la colonne de Montagnac. Le lendemain matin, à huit heures, arrivait enfin le hussard Davanne. Il raconta, qu'échappé au désastre de la veille, il avait vu périr toute la colonne. Vers deux heures, arrivait à son tour le hussard Nathaly, démonté, épuisé de fatigues et qui avait dû se traîner sur les genoux pour atteindre la place, mais il ne put rien apprendre de précis ; l'esprit de ce malheureux était égaré. Les journées des 24 et 25 s'écoulèrent avec des alternatives de crainte et d'espoir, quand le 26, à quatre heures du matin, le chasseur Rapin, de la 3^e compagnie²¹, parvenait à Djemmâ et annonçait à la fois le désastre du Kerhour et la retraite des carabiniers sur le marabout de Sidi-Brahim. Il faisait erreur en certifiant la destruction de la compagnie de de Géréaux. Quelques heures après, cette troupe d'élite sortait du marabout pour gagner Djemmâ.

²¹ Rapin échappa aux Arabes en se cachant dans le feuillage d'un figuier touffu, au pied duquel, à l'entrée de la nuit, une dizaine de cavaliers ennemis vinrent se reposer. C'est pendant leur sommeil qu'il parvint à fuir, nu-pieds, en se traînant à terre. Il avait mis trois jours à parcourir les quinze kilomètres qui séparent Sidi-Brahim de Djemmâ.

IV

JOURNÉE DU 26 SEPTEMBRE

Sortie du marabout et retraite sur Djemmâ-Gazaouat. – Destruction des carabiniers dans le ravin de Ouled-Ziri. – Mort du capitaine de Géréaux, du lieutenant de Chappedelaine et de l'aide-major Rozagutti. – Arrivée à Djemmâ de quinze survivants.

Mourir de privations ou tomber les armes à la main, pour la compagnie d'élite du 8^e, il n'y a pas une seconde d'hésitation, tous décident qu'il faut sortir du marabout où la résistance est impossible. On percera l'ennemi pour gagner Djemmâ.

Le 26, à sept heures du matin, officiers en tête, ils franchissent la muraille pour courir sur le premier poste arabe qu'ils dispersent à la baïonnette. Le cercle rompu, le carré se ferme sur les blessés, *« marche au nord en ligne droite, se butte à la position des Ouled Hammon ; change de direction vers l'est en contournant le Koudiat par le versant sud, et arrive enfin en vue de Djemmâ. »*

Les premiers pas de cette douloureuse retraite sont relativement faciles. Les carabiniers traversent avec un rare bonheur le vaste plateau qui descend vers Djemmâ, ils n'ont perdu qu'un seul homme à Aïn-Selem ; l'espoir renaît, mais l'ennemi à son tour s'est ressaisi, il accourt de toutes parts pressant l'héroïque phalange dont les forces physiques sont à bout.

La traversée du village de Tient coûte trois hommes, au-delà il faut s'arrêter pour permettre à la troupe, harrassée et dévorée par la soif, de prendre un peu de repos au bord du ruisseau. De Géréaux épuisé somme en vain ses chasseurs de l'abandonner, ceux-ci refusent le portent et l'entourent. La marche se poursuit en carré, Laveyssière la dirige à travers les attaques incessantes des gens de Tient, de Sidi-Amar et des villages environnants. Enfin Djemmâ est en vue, les appels désespérés d'un clairon sont entendus et répétés, les carabiniers vont atteindre la place, ils traversent l'Oued-Melah à quelques minutes au-dessus de son confluent avec l'Oued-Mersa, ils touchent au but, quand surgit un dernier obstacle qui sera leur tombeau. C'est le grand ravin de Djemmâ au fond duquel murmure un clair filet d'eau fraîche. *« À cette vue, les chasseurs « sont comme affolés. Ni prières, ni menaces, ni coups, ne peuvent les empêcher de s'y engouffrer, malgré les efforts de leur infortuné capitaine qui les supplie de souffrir encore quelques instants pour ne pas mourir. »*²² Pendant ce temps le flot des Arabes ; grossit, la masse barre le chemin de Djemmâ, au-delà du ruisseau il faut se frayer un passage à la baïonnette et, tel est l'acharnement de la lutte que dans l'espace de quelques mètres, on

²² Général du Barrail. – Mes souvenirs, in-8° Paris 1896. Chap. IX. P. 279.

reformé trois fois le carré. De Chappedelaine, la carabine à la main, succombe entre les deuxième et troisième carrés, à ce moment les carabiniers sont encore quarante, presque tous blessés, c'est encore un groupe-compact au milieu duquel se tiennent le capitaine de Géreaux, le docteur Rozagutti et l'interprète Lévy. Pendant quelques instants ces braves gens luttent corps à corps, puis Rozagutti est mortellement frappé, de Géreaux, atteint d'une balle à la tête, succombe à son tour, un quatrième carré se forme aussitôt autour de lui, chacun brûle sa dernière cartouche. Enfin le tourbillon enserre les survivants. Enveloppés de tous côtés, les carabiniers sont fusillés à bout portant malgré les protestations du cheïk des Ouled-Ziri, El-Hady-Kaddour-bel-Haccin, la fin du combat, dit Laveyssière, « *devient de la folie, de la rage, un massacre indescriptible. Pressentant une tuerie générale, ne prenant conseil que du désespoir, résolu au sacrifice de leur vie, les chasseurs, après s'être encouragés et dit un dernier adieu se précipitent sur l'ennemi à la baïonnette.* » C'est Laveyssière qui jette le commandement suprême, le passage est forcé, cinq hommes se retrouvent debout autour de l'héroïque caporal qui, sans blessures, a seul conservé ses armes.²³

Dès les premiers coups de fusil, le capitaine Coffyn posté au sommet du blockhaus n°1, avait aperçu sur le plateau de Haouara un groupe de combattants qu'il eût d'abord de la peine à reconnaître. C'étaient les survivants du 8^e bataillon dont la plupart avaient jeté leur tunique pour marcher et combattre plus à l'aise. Bientôt les appels du clairon suivis de la marche des chasseurs les désigne plus nettement. Le capitaine fait répondre par le clairon de garde posté sur le fortin qui domine Djemmâ au sud-ouest, et lance à leur secours tous les hommes disponibles hâtivement réunis. Le détachement commandé par le capitaine Corty du 2^e chasseurs d'Afrique²⁴, atteint le premier plateau et disperse par des feux de peloton les groupes ennemis les plus avancés. Au-delà on distingue dans la masse arabe un groupe particulièrement agité, c'est le capitaine de Géreaux, debout au milieu de ses hommes contre lesquels les Arabes se ruent avec acharnement. Le tir est impossible, une charge à la baïonnette refoule enfin l'ennemi, mais à ce moment les officiers et soixante chasseurs ont succombé. Quinze hommes seulement sont sauvés, ce sont : Laveyssière Jean, caporal ; Jean-Pierre, caporal-conducteur ; Siguier, clairon ; Delfieu, Lapparat, Fort, Langevin, Médaille, Antoine, Trécy, Léger, Michel, Audebert, carabiniers ; Langlais, Rismond, chasseurs, Jean-Pierre et Audebert mouraient en arrivant à Djemmâ, le détachement ramenait avec les survivants les corps du capitaine de Géreaux et de huit carabiniers. La sortie coûtait à la garnison, un homme tué et huit blessés. Le caporal Laveyssière dont l'énergie morale avait été si remarquable, et qui avait puisé dans cette énergie les forces nécessaires pour rapporter

²³ Lévy échappa au massacre. Prisonnier des Arabes, il fut délivré le 13 mars 1846, lors du combat de Zahzz livré par Yusuf à Abd-el-Kader. Blessé de trois coups de feu dans cette affaire, le malheureux interprète succomba le soir même des suites de ses blessures. (*Illustration* des 13 et 28 mars 1846. N^{os} 161 et 162.)

²⁴ Le capitaine Corty était alors de passage à Djemmâ avec cinq cavaliers pour le service de la remonte. On doit citer comme s'étant particulièrement distingué dans cette affaire, le docteur Artigues, chef de l'ambulance de Djemmâ, qui, un fusil à la main, prit énergiquement part au combat. (*Moniteur* du 9 octobre 1845.)

seul sa carabine, fut nommé sergent ; les chasseurs et carabiniers qui l'accompagnaient furent nommés caporaux ; tous furent faits chevaliers de la Légion d'honneur.²⁵

Enfin, le 6 mai 1846, le général de Lamoricière remettait au sergent Laveyssière, en présence de toute la garnison de Djemmâ, au nom du Roi et de son A. R. le Comte de Paris, une carabine d'honneur, en échange de celle que le héros avait rapportée du combat. Cette arme, sortie des ateliers de Moutier-Lepage, était du récent modèle adopté pour les chasseurs à pied. La chambre est à tige, les garnitures et la poignée du sabre-baïonnette en argent massif ; le canon porte, damasquiné en or, l'inscription suivante :

LE PRINCE ROYAL AU CAPORAL LAVEYSSIÈRE

*Sidi-Brahim — Septembre 1845.*²⁶

* * *

Des 420 soldats du lieutenant-colonel de Montagnac, vingt seulement échappèrent à la mort. Jean-Pierre, caporal et Audebert mouraient en arrivant à Djemmâ, Séguier, Fert et Médaille succombaient en décembre à l'hôpital d'Oran, de souffrances et d'épuisement²⁷. Delpech, carabinier, Rolland, clairon, Bernard, chasseurs, Nathaly et Davanne, hussards, échappèrent aux Arabes, le commandant Courby de Cognord, le sous-lieutenant Larrazet, l'adjudant Thomas, le maréchal des logis-chef Barbut, les hussards Metz et Trottet, furent rendus contre rançon. Trois cents avaient succombé sur le champ de bataille, les autres devaient mourir en captivité, des suites de leurs blessures, de fatigues, de misères, de mauvais traitements, ou massacrés par les vainqueurs, après avoir épuisé tout ce qu'un soldat d'élite peut donner en courage et en abnégation.

23

²⁵ Décret du 11 octobre 1845.

²⁶ Cette carabine est aujourd'hui la propriété de la fille aînée de Laveyssière, Madame Sara Lafon, demeurant à Castelfranc (Lot).

²⁷ Sur la tombe de Séguier, mort le 13 décembre, M. Belleville, lieutenant d'habillement au 8^e bataillon, prononça les paroles suivantes : « *Devais-tu donc mourir sitôt, quand pour prix de ton courage, la Patrie venait de te décerner la croix des braves ! La phalange guerrière de Sidi-Brahim t'attend là-haut. Va dire à tes frères de combat que votre souvenir vivra éternellement dans nos cœurs, comme un exemple d'héroïsme et d'honneur. Adieu, brave Séguier, puisse notre admiration parvenir jusqu'à ta famille : puissent nos regrets se mêler à ses larmes et en adoucir l'amertume...* »

CHANT DE SIDI-BRAHIM

Refrain

En avant ! Braves bataillons,
Jaloux de notre indépendance
Si l'ennemi vers nous s'avance,
Marchons ! Marchons ! Marchons !
Serrons les rangs
Mort aux ennemis de la France

I

Francs Chasseurs, hardis compagnons,
Voici venir le jour de gloire,
Entendez l'appel du clairon
Qui vous présage la victoire,
Volez, intrépides Chasseurs,
La France est là qui vous regarde,
Quand sonne l'heure du combat,
Votre place est à l'avant-garde !

24

II

Quand votre pied rapide et sûr
Rase le sol, franchit l'abîme,
On croit voir à travers l'azur
L'aigle voler de cime en cime,
Vous roulez en noirs tourbillons
Et parfois, limiers invincibles,
Vous vous couchez dans les sillons
Pour vous relever plus terribles !

III

Aux champs où l'Oued-Had suit son cours
Sidi-Brahim a vu nos frères
Un contre cent lutter trois jours
Contre des hordes sanguinaires.
Ils sont tombés silencieux
Sous le choc comme une muraille.
Que leurs fantômes glorieux
Guident nos pas dans la bataille !

IV

Héros aux courages inspirés,
Nos pères conquirent le monde,
Et le monde régénéré
En garde la trace féconde.
Nobles aïeux, reposez-vous,
Dormez dans vos couches austères.

V

Surprise un jour frappée au cœur,
France, tu tombas expirante.
Le talon brutal du vainqueur
Meurtrit ta poitrine sanglante.
Oh France, relève le front
Et lave le sang de ta face,
Nos pas bientôt réveilleront
Les morts de Lorraine et d'Alsace.

VI

Oh morts, nous vous avons promis
De libérer le territoire.
Ils sont chassés, les ennemis,
Nous vous apportons la Victoire.
Sous vos lauriers, dormez en paix



THEATRUM
BELLII